

Rouge d'automne

Je suis assise sur un vieux banc défraîchi du parc Michel-Chartrand. Je l'aime bien ce parc. Ça m'a pris un mois de promenades avec Cachou avant d'être capable de revenir avant qu'il fasse noir, sinon je me perdais. Longueuil aussi, c'est gros, comme son parc. Ça va du terminus de vendeurs de journaux jusqu'au golf de fucking riches, passant par le quartier de petits appartements derrière la Place Desormeaux. Les enfants n'ont pas le droit de sortir après sept heures, là-bas, parce que c'est pauvre comme quartier et les pauvres, ils font peur aux parents. Ils n'ont rien à perdre les pauvres, sauf leurs enfants. Dans le parc, j'aime croiser les bambis dans les sentiers où je ne suis pas sensée aller. Ils sont cutes, avec leur p'tite queue blanche et leurs jambes maigrichonnes. Je me fâche lorsque Cachou leur jappe après.

- Tayeule Cachou, tu fais peur au bébé bambi. Si t'arrêtes pas, j'te laisse ici.

Il me répond pas très souvent. Il arrête de japper, alors j'imagine que c'est bon signe. Je l'aime Cachou, c'est un bon chien.

Sur mon banc de parc, je réfléchis beaucoup. Je pense à la vie du criss de voyou qui a pris sa cannette de spray paint pour écrire son nom en graffiti sur mon banc. Ce n'est pas de l'art, ça ; les lettres sont inintelligibles. C'est peut-être leur stratégie pour ne pas se faire pogner par la police, mais moi, en tout cas, je trouve ça laid, peu importe, et puis après tout, j'm'en fous. Je l'imagine, ce voyou, en train de se piquer à l'héroïne au fond d'un manège en béton dans un skatepark. Une fois de temps en temps, je m'imagine que c'est un génie mathématique qui a grandi dans un mauvais milieu et, frustré de sa situation, s'est rebellé et a mal tourné, mais c'est vraiment juste une fois de temps en temps. En fait, les voyous, c'est des mauvaises personnes point à la ligne.

Sur mon banc de parc, je réfléchis très peu. Je regarde Cachou sauter dans l'herbe et la manger une fois de temps en temps. Il me fait penser aux végétariens qui boivent du jus de gazon.

- Cachou, arrête-moi ça, c'est dégeu.

Il me répond pas, comme d'habitude, se contentant de me regarder avec ses yeux globuleux qui, je l'admets, m'effraient souvent.

- Check-moi pas comme ça, c'est pour ton bien que j'dis ça.

Sur mon banc de parc, j'essaie de pas trop penser à la vie en dehors de mon parc, mais c'est difficile. Parfois, mes pensées m'échappent et je me retrouve dans un scénario à argumenter avec mon boss à propos de choses que j'aimerais être capable de lui dire en face. Dans le fond, c'est peut-être bon d'évacuer ma colère dans mes histoires dignes de passer à la télé. Ça m'empêche de les reproduire en vrai. Comme ça, au moins, je ne passe pas pour une folle. C'est difficile de faire le vide, surtout quand tu te fais laisser la veille par l'amour de ta vie, mais je suis consolée par la certitude que c'est sa femme qui l'a obligé. Il sait où me trouver, mon banc de parc, c'est notre banc de parc et je vais m'y cramponner jusqu'à ce qu'il vienne le réclamer. Après tout, il habite à un kilomètre d'ici. Ça ne devrait pas être trop compliqué.

Debout sur mon banc de parc, je capte la brise saccadée parfois ralentie par les obstacles feuillus qu'elle a rencontrés avant de se rendre au duvet de mon visage. Je me crois sur le Titanic, si on oublie la partie où tout le monde meurt. J'imagine que mon bien-aimé vient retrouver notre banc et qu'il y monte avec moi pour sentir la brise aussi. Ça sonne cliché, mais mes pensées sont bien protégées du jugement extérieur par les couleurs d'automne lumineuses qui forment une barrière qui bloque tout ce qui est à plus de vingt mètres derrière elle. Si la reine bénéficiait d'une telle protection, elle n'aurait jamais peur de marcher dans le quartier derrière la place Desormeaux. Mes couleurs vives, c'est ça qu'elles m'offrent comme protection.

Endormie sur mon banc de parc, je l'attends. Une fois de temps en temps, j'entends les feuilles bouger derrière moi. C'est peut-être lui.

- Cachou, arrête de niaiser, j'ai froid pi j'veux m'en aller.

Quelques cris assommants plus tard, je vois la stupide bête émerger d'une souche d'arbre. Elle me regarde au loin avec ses yeux globuleux, la tête penchée vers le côté et une oreille toute mouillée qui touche presque le sol.

- Arrête de te rouler dans la bouette Cachou, c'est dégeu.

Couchée en boule sur mon banc de parc, je pleure. Je pleure à chaudes larmes. Mon amant n'est pas venu réclamer notre banc de parc, notre relation non plus. Ce n'est peut-être pas sa femme qui l'a ligoté à une chaise et forcé à dire toutes ces conneries. À ce point, j'espère en fait vraiment qu'il soit ligoté à cette chaise et que sa femme le force à l'aimer et à la pénétrer jusqu'à ce qu'il l'aime. Elle lui appartient comme mon banc de parc m'appartient, mais jamais je ne laisserai un voyou me tacher de graffitis et de honte.

Maxim Demers